

JE DEVRAI JOUER TOUT À L'HEURE, je n'ai pas le choix, mais pourquoi toujours cette peur d'arriver en retard, je ne sais pas d'où ça me vient, pendant toute mon enfance, je craignais d'arriver à l'école après les autres, et de trouver porte close après la cloche, et l'angoisse ne m'a jamais quittée, du temps où je donnais beaucoup de concerts mes journées étaient faites de cela, l'attente du récital, l'heure marquée sur les billets des spectateurs en ligne de mire de toutes mes pensées, et bizarrement, j'étais plus inquiète d'arriver en retard que de mal jouer ou d'être victime d'un trou de mémoire, je calculais et recalculais dix fois la durée du trajet entre l'hôtel et la salle du spectacle, et quand je me produisais à Londres, je passais ma journée à peser le pour et le contre des différentes options, taxi ou métro, voiture ou bus, je me renseignais sur l'état de la circulation, quand Sebastian se trouvait à la maison, je l'agaçais avec mes questions, pourtant il a toujours été

difficile de lui faire perdre son calme, heureusement que la plupart du temps il était au bureau ou en déplacement et je pouvais me laisser aller à mes petits rituels sans me sentir embarrassée devant un témoin, je devenais maniaque et je le savais, je rangeais dix fois mes partitions, je courais à la cuisine pour écouter les informations à la radio, retournais au piano, je pensais « Joue, ça va te calmer », puis non, je me disais qu'il était trop tard pour répéter, que les dés étaient jetés de toute façon, puis je levais les yeux vers la grande horloge du salon pour m'assurer une énième fois que je n'étais pas en train de me mettre en retard. Maintenant James ne m'attend plus, il n'attend plus personne d'ailleurs, et pourtant : même cet ultime rendez-vous ravive encore la ridicule angoisse de ne pas être à l'heure, ni à la hauteur, ni à ma place. Quelle idée aussi d'avoir accepté de jouer pour lui une dernière fois, de jouer tout court, je m'étais juré de ne plus me produire en public, j'avais décidé de laisser tout cela derrière moi, les mains moites et les genoux qui tremblent, les gens croient toujours que c'est du chiqué, ils n'ont aucune idée combien de grands musiciens passent les dernières minutes avant le lever du rideau enfermés dans les toilettes à vomir ou à se taper la tête contre la porte de leur loge, et quand bien même Sebastian me

disait toujours qu'il vaut mieux que ce soient les genoux qui tremblent plutôt que les mains quand on est pianiste, je lui répondais que j'aurais mieux fait de ne pas l'écouter, je serais encore simple professeur de piano et je ne connaîtrais ni tremblements ni moiteur, mais une vie tranquille dans notre belle maison de Wimbledon que je viens de quitter presque en courant, pourtant Home Parkway n'est vraiment pas loin de la gare, j'ai toujours aimé notre rue en descente en face du golf, les maisons d'un seul côté, le lac qui scintille au soleil, si je n'étais pas aussi pressée j'irais voir, nous avons tellement de chance d'habiter ici, j'adore quand les canoës évoluent sur la surface lisse de l'étang dans le parc, en contrebass, mais voilà, je n'ai pas le temps aujourd'hui. Tout ça parce que Sebastian avait réussi à me convaincre, à force de me traiter de Madame Bovary du piano, il est vrai que j'avais commencé à craindre l'enlissement au conservatoire, à attendre sans savoir quoi et à me demander ce que voulais faire de ma vie. « Je ne veux pas que tu aies des regrets », disait-il, alors je l'ai laissé faire, passer quelques coups de fil malgré mes réticences, il soutenait que ça ne coûtait rien d'essayer, quand on est directeur du service culturel de la BBC tout le monde vous prend au téléphone, et quand Pogorelich a annulé

ce soir-là et qu'on m'a demandé de le remplacer au pied levé – un des amis bien placés de Sebastian avait tenu parole en glissant mon nom à quelques directeurs de salle – je m'étais déjà convaincue que ce coup de pouce ne me permettrait pas d'aller bien loin si mon jeu ne valait pas grand-chose, des relations ne tiennent pas lieu de talent après tout, mais je n'avais rien à perdre, je voulais à la fois tenter ma chance et croire que tout serait terminé le lendemain, que cette carrière de concertiste jamais osée serait finie avant d'avoir commencé, tout le monde n'est pas Anthony Hopkins, qui a connu sa première ovation au théâtre suite au forfait d'un soir de Laurence Olivier, parti à l'hôpital pour une appendicite aiguë, ou Pavarotti qui triomphe en remplaçant au pied levé Giuseppe di Stefano dans *La Bobème*, j'ai connu des musiciens de Covent Garden qui en parlaient encore trente ans plus tard, j'étais persuadée que cela n'arrive qu'aux autres, et cela me convenait très bien. Enfin, c'était ce que je pensais, et c'était sans compter sur le public de Wigmore – ce soir où personne d'autre ne devait être disponible, pour qu'on pense à moi, l'inconnue absolue, la dernière sur la liste, j'en suis sûre –, les gens debout à la fin du récital, la salle était seulement aux deux tiers remplie il est vrai, certains étaient tout de même repartis en

apprenant le forfait du jeune prodige croate, mais ceux qui étaient restés *en avaient eu pour leur argent*, c'étaient les mots du critique du *Times* le lendemain matin, il m'appelait *la nouvelle prophétesse du piano au sourire énigmatique* et, comme si ce n'était pas suffisant, il en rajoutait, me qualifiant d'*amante ardente de Brahms*, aucun superlatif ne m'était épargné, ni au lecteur, et il parlait aussi de *maturité*, de *passion* et de *détermination*, bref il criait au génie et il était visiblement fier d'en être le découvreur, et dans l'heure les grands agents de Londres, Paris et New York ont cherché à me joindre et je devais bien me rendre à l'évidence : mon existence venait de prendre un tournant imprévu et il me fallait réfléchir à ce que je voulais. Sauf que je n'en savais rien, j'étais déjà devenue quelqu'un d'autre, désormais on évoquerait ce concert mythique de Wigmore à voix basse entre initiés pour dire « J'y étais » et me voilà à mon insu transformée en prêtresse d'une secte de grands mélomanes convaincus d'avoir découvert en moi la nouvelle Martha Argerich, mon avis ne comptait plus, on m'avait déjà pris ma vie d'avant, on chuchotait désormais dans mon dos quand j'arrivais au conservatoire ou quand nous sortions avec Sebastian, mais j'ignorais encore à l'époque que cette gloire soudaine – car même dans le milieu restreint de la musique

classique le succès change tout – ne représenterait pas le défi le plus difficile que j’aurais à relever, il me restait quelques années à vivre avant la rencontre avec James, le pire était encore à venir, ou le meilleur, je l’ignore et je ne veux plus y réfléchir. Surtout pas ici et maintenant, engoncée dans cette robe noire qui gratte, ce ne sera pas mieux dans quelques minutes quand je serai dans un de ces wagons qui ballottent les passagers, rien n’a changé dans le métro londonien depuis le temps où il était devenu mon allié ou mon ennemi, c’était selon, pour arriver à l’heure à nos rendez-vous secrets, en général l’après-midi, à l’époque je ne réfléchissais pas aux trains qui me brinquebalaient, je ne réfléchissais pas tout court, je voulais seulement aller vite, me jeter dans ses bras, oublier qui j’étais et rester cachée derrière mes lunettes noires pour que personne ne s’aventure à me demander un autographe alors que je me rendais chez James ou dans une salle de boxe à West Ham où je le retrouvais parfois à la fin d’un de ses entraînements. Je l’entends encore me dire que personne dans ce quartier populaire de l’est de Londres ne saurait reconnaître une célèbre interprète de Brahms et de Rachmaninov, et surtout pas dans ce club de sport fréquenté par de solides gaillards qui n’avaient certainement jamais mis les pieds ni au Royal Albert ni au Wigmore Hall et qui,

selon lui, risquaient d’être impressionnés seulement par mon décolleté ou la nouvelle jupe droite que j’avais mise en son honneur, car j’aimais quand James me donnait rendez-vous dans ce lieu mal famé qui sentait la sueur et le cuir, j’aimais le voir à l’entraînement, sautiller sur le ring en face d’un inconnu – ses partenaires aux épaules larges étaient tatoués une fois sur deux –, les bras repliés dans cette position étrange destinée à la fois à pouvoir frapper par surprise et à se protéger le visage autant que possible, cela me permettait d’observer ce corps dominateur et fragile dans toute sa splendeur, car oui, James était splendide, et le regarder ainsi me plaisait infiniment. Aujourd’hui, ni décolleté ni jupe serrée – me voilà arrivée à la station de métro, Wimbledon Park, sur le quai numéro un –, une robe toute simple à la place, sobre, et personne ne saura qu’elle est trop chaude pour la saison et qu’elle me gratte, ce sera mon petit enfer personnel, une façon d’expiation mes fautes peut-être, en secret, seule sur une de ces chaises en bois clair disposées dos à dos au milieu de la plateforme, si seulement je croyais à l’existence du péché et à la possibilité d’effacer mes fautes par un tour de passe-passe avec le bon Dieu, si seulement j’espérais encore obtenir les joies de l’absolution et les vertus du pardon, mais je connais le poids de mes